

PARTITION SILENCIEUSE

EA SOLA

PARTITION SILENCIEUSE

Libella

Maren Sell

© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-283-02693-9

PREMIÈRE PARTIE

Reconnaître Dinh sur les murs, même en portrait déchiré, n'effaçait pas son regard qui paraissait fixer la ville, comme une question qu'il lui aurait posée : « Pourquoi supporter ? »

Son absence le plaçait au cœur de la villa. Ce moment des tempêtes, le septième mois de l'année. Quand ils se réunissaient. Qu'ils venaient déposer sur l'autel leurs offrandes. En marmonnant leurs vœux. Le thé les attendait sous la véranda. Ils prenaient place. Silencieux. Immobiles. Tandis que la pluie tombait. Des bruines parvenaient à atteindre le petit salon. Le contenu doré de leur tasse frémissait. Le reflet de leur visage s'y noyait.

Ils parlaient à tour de rôle en temps normal. Cette année-là, vêtus comme pour un jour de fête de leur tunique sombre, personne ne prenait la parole. Ils restaient figés dans leur fauteuil. Et le vent chargeait la pluie. Avec le portrait de Dinh affiché dans le centre-ville, autour de la table ronde, le silence était complet. C'était glacial. Même Tho, pas un son.

Tho aimait vérifier. Tout surveiller. Il n'émettait plus rien sur les mouvements de la villa. Depuis l'offensive du

Têt¹, il rentrait inexpressif. Après les cérémonies, il se réfugiait aux côtés du professeur Tha, qui disait en plongeant son doigt entre les glaçons de son whisky : « Déjà un choc, ce chaud-froid réunis ! Comment voulez-vous qu'entre nous, du Sud au Nord, ça soit tranquille ? » Mais à suivre la mobilité de son regard, on voyait que la nature restait sa source d'inspiration. Même en de telles circonstances, le professeur balayait le jardin de son regard, pour s'incliner vers une famille désorientée, qui s'épiait.

Madame Ly surveillait sa cousine, et la cousine semblait accuser son fils Thang du regard.

Madame Ly parcourait les routes pour ses enfants. Dinh le premier, Tho le second, et Kim Lan la dernière. Sans déranger son mari occupé aux écritures anciennes, elle s'appliquait à produire ce thé dont elle avait espionné la recette chez les Chinois. Elle aurait voulu accuser Tho, mais elle se retenait. Et Kim Lan, depuis des jours, gardait son souffle de peur que Tho n'abandonne Dinh, sans lui porter secours. Sans rechercher la mère et Xa² qui avaient disparu de la villa quelques semaines avant les offrandes. Seuls Coba et son fils Nam se déplaçaient sur la pointe des pieds pour tenir le service.

Le professeur veillait d'un œil la famille, par crainte de la voir s'attarder sur le problème de Dinh, et débattre de ses idéaux adverses.

1. 1954. Après un siècle de colonisation, la France se retire de l'Indochine suite à la bataille de Diên Biên Phu. L'Amérique intervient. Le Vietnam est divisé à partir du 17^e parallèle en deux systèmes politiques : le Nord-Vietnam, dirigé par Hồ Chí Minh et le Parti communiste, et le Sud-Vietnam, proaméricain, où se succèdent différents présidents.

1968. Le Nord-Vietnam lance une offensive au Sud-Vietnam – appelée *offensive du Têt* – le jour de la nouvelle année.

30 avril 1975, la guerre du Vietnam s'achève. Elle aura causé officiellement 6 millions de morts, Vietnamiens et Américains.

2. Xa se prononce « Sa ».

De ses convictions, Dinh ne parlait pas. Mais là, placardé sur les murs, il forçait chacun à découvrir ses pensées politiques les plus intimes : défendre un membre de sa communauté quoi qu'il en soit ? Ou le condamner tel le hors-la-loi qu'on exposait depuis des mois ? Son whisky terminé, d'une voix lente et appuyée, le professeur Tha énonça : « Gardons espoir... »

Un long silence. Ils hochèrent seulement la tête, pour faire : « Oui. » Puis, ils se tournèrent vers le jardin et regardèrent la pluie tomber.

La tempête s'interrompit brièvement. La ville profita de ce répit pour lancer en un coup les pétards. Le grondement fut grand. Avait-il fait fuir les âmes errantes du septième mois ? Ou ces âmes avaient-elles négocié quelques services auprès de la tempête ? Aidée du vent, la pluie n'avait plus cessé de tomber. Ils devaient quitter la véranda. Ils étaient éparpillés dans la villa. Le soir venu, Coha n'osait les inviter au repas qui avait été adressé aux fantômes.

Rien n'avait modifié la lenteur de ces offrandes. Pas même l'offensive de l'année 1968. Il ne restait plus que la pluie qui gazouillait de vie.

Sur la terre trempée, des orages s'étaient succédé. L'herbe n'arrivait plus à s'agripper, ni les abeilles à garder la branche de l'arbre, ni les arbres à rester debout, tant les pluies et les vents s'étaient associés pour durer. Et la ville s'abandonnait au pic de la guerre. Et la pluie nettoyait. Puis, silencieuse sur le Vietnam.

L'année 1975 allait s'ancrer dans la mémoire. L'aventure de la passion étendait l'exil au parcours. Avec le son du glas : le départ pour Paris.

Toute la journée, dans un fauteuil.

Face à la fenêtre d'un hôtel particulier. Xa a placé le berceau à ses côtés. Au mur, elle a suspendu le portrait du père, celui de la mère, et de la sœur. Ces moments, à la recherche de la pluie disparue. De sa chambre, en s'adressant aux portraits, elle voit une maison de bois dans la tempête. Quelques routes de terre. Des semaines de pluie au cœur de la jungle.

À la fenêtre de l'hôtel, elle balance le berceau. Comme si elle était là, la sœur. Elle lui dessine un arbre. Elle trace une virgule. Elle lui apprend à lire, à écouter la pluie. Elle prononce la lettre A. Elle fait tout l'alphabet. Elle arrive à la signification du mot *père*. À celle de *mère*. Xa pose des questions au berceau : « La mère est belle ? », Xa répond : « Oui, elle est si belle », « Et le père ? », « Très beau, le père est beau, comme la mère est belle. »

Dans la journée, Xa assure le gardiennage de la demeure sombre, sans locataire, à guetter le ciel ou les rares ouvriers qui viennent pour la toiture. Depuis sa loge de concierge, dans la cour de l'hôtel particulier, elle pense à la forêt. Quand elle était dans la forêt, quand la pluie tombait dans la nuit, avec les cuvettes sur le lit.

Xa revoit le kilomètre 113 au pied de la montagne par une fin d'après-midi. Elle était avec la mère et la sœur. Et l'inconnu qui conduisait une jeep de l'armée américaine.

Le canton était derrière. Le col des Bananiers disparaissait. Ils s'étaient arrêtés. La mère, la sœur et Xa avaient dû descendre de la voiture. Ensuite l'inconnu s'était enfoncé dans la forêt.

Accroupies sur la terre humide et rouge, elles étaient au bord du précipice dans un brouillard jaune. La mère regardait devant elle. La sœur était à ses côtés. Xa se tenait plus loin. La mère s'était levée. Elle était allée sur la route. La sœur l'avait suivie en trotinant, et là : ils avaient tiré.

La sœur était tombée et la mère avait crié : « Ta sœur, ta sœur, en bas, où papa connaît, va vite. »

Xa avait couru demander du secours. Quand elle était revenue, la mère et la sœur avaient disparu. Il n'y avait plus rien qui traînait sur le sol.

Dans la région des hauts plateaux du Sud Vietnam, le tigre et l'éléphant et le chimpanzé, et les bêtes inconnues, eux et Dinh, ils se connaissaient.

Dinh circulait normalement. Il inspirait confiance. Sur la forêt, il était au courant de tout : l'emplacement des mines, les embuscades en préparation. Mais à partir de l'instant où la mère dit : « Il est recherché », il ne fut plus comme tout le monde.

Dinh travaillait sur la plantation le jour. La nuit il était avec le Viêt-công¹. Est-ce le Viêt-công qui avait tiré sur la sœur ? Comment comprendre ce qui s'était produit ? Cette

1. On appelait Viêt-công (Front pour la libération du Sud) ceux qui menaient la résistance contre le gouvernement du Sud-Vietnam et l'armée américaine pendant la guerre entre 1955 et 1975.

question figeait Xa dans l'écho de la brousse. Elle avait couru en évitant les troncs immenses. Avec les centenaires veinés de noir rougeâtre, ces arbres, et le Ra Huong verdâtre. Elle avait clamé des mots pour sauver la sœur. Ça, ça la poursuivait. Cet écho de la guerre avec l'Amérique. Cette course dans la Cochinchine.

Devant la fenêtre, la pluie tombe en France. Elle regarde la pluie sur un sol gris. Pas sur le sol de terre rouge qu'elle connaissait. Arrive la chute du Mur. Elle se met debout.

Sur la ligne sombre, à travers la résonance des pièces, elle quitte le corridor. Le son de clés s'éteint au fond de son sac. Le portique se referme.

Xa retourne à Saïgon. Elle veut revoir le père, poser des questions : « Le chemisier rouge de la mère ? Le sang de la sœur ? Que sais-tu du Viêt-công, toi qui diriges le Viêt-công ? »

Silencieux. Un père avec des fumées jaunes et blanches dans le ciel. Avec des éclairs dans le conflit. Avec le sifflement des roquettes et des traînées de feu dans l'air. Et des bombes sur les montagnes. Un lieu d'herbes et de forêts. La nuit. Courant, entrant et sortant de la terre. La résistance. Des hommes vêtus de noir. Quand il y avait encore la guerre.

Le portique s'est refermé.

Xa arrive à Saïgon.

Ses jambes sont en coton, comme les jambes de l'enfance, quand la mère la traînait sur le gazon de l'aéroport. Elle entend le douanier dire : « Ouvrez les bagages, déclarez le contenu, votre adresse, date du départ, nom du père, de la mère. » Elle entend : « Refermez, c'est fini. »

Xa a été déclarée apte à pénétrer sur le territoire. Mais elle reste là, figée. Impressionnée, devant la porte de sortie de l'aéroport Tân Sơn Nhât.

• • •

Des années plus tôt, Dinh allait se retrouver à l'aéroport Tân Sơn Nhât, lui aussi.

Il le savait, il ne reviendrait plus à Paris. Le jardin du Luxembourg allait disparaître.

Il n'écrivait à personne. C'est Tho qui le faisait. Tho était retourné à Saïgon avant son grand frère, il s'était placé au gouvernement du Sud.

Du temps de Boston, Tho avait reçu des nouvelles d'un ami qui lui disait : « À Paris, ton grand frère, ce n'est qu'un coureur de jupons. » L'ami rencontrait Dinh du côté du Luxembourg donnant le bras à une femme. Cela avait suffi pour qu'il se fasse remarquer et qu'il devienne un homme à femmes.

Tho jugeait Dinh.

Déjà, quand ils avaient quitté le pays. Tous étaient émus, ils se faisaient de grands signes. Éperdus de tristesse, autant ceux restés sur le quai de la Messagerie que ceux embarqués sur le pont du *Champollion*. Malgré le moment sacré, Tho n'avait pas hésité à titiller son grand frère :

– As-tu fait un mot aux parents avant de partir ?

Agitant son bras vers la foule, Dinh avait répliqué :

– Pourquoi veux-tu que j'écrive, nous ne sommes pas encore partis ?

Au milieu de l'océan, pendant le dîner, Tho était revenu à la charge :

– En rentrant, ils ont dû trouver ma lettre.

– C'est gentil de ta part, avait riposté Dinh.

– Oui, c'est gentil, et heureusement que j'existe pour penser à eux.

Sur le bateau, Tho avait passé son temps à faire des allusions sur Dinh. De San Francisco, il avait continué.

Dinh, premier de la famille, Tho voulait-il inverser cette position ? Jouer le rôle qu'un grand frère doit tenir ?

– Les parents, la famille, tu oublies tout, tu dilapides tout.

Tho allait pourtant être un autre homme durant la guerre. Pour étudier, Tho était allé aux États-Unis, et Dinh en France. Ils se retrouveraient au pays et, armés de savoirs, ils entreraient dans la guerre. Peut-on dire que les frères allaient mieux s'entendre quand le sang coulerait ? Ils allaient être comme soudés l'un à l'autre. En temps de paix, ils se haïssaient. Tho attaquait Dinh. Dinh souriait. Tho se défendait. Les frères souffraient.

Au tour de Dinh de retrouver la famille.

Il lui restait à la rencontrer une dernière fois au jardin du Luxembourg. Se promener avec elle. Avant son départ, ils prirent rendez-vous à l'ombre du bassin. Il lui remit le dossier gardé sous son bras, la regarda, il dit :

– Allez-vous continuer ?

Avec un infime sourire, elle répondit :

– Ça ne s'arrête jamais... Soyez heureux avec elle.

– J'espère qu'elle sera heureuse.

Elle se leva, et sans se retourner quitta le jardin. Emportant avec elle les années françaises de Dinh. Ses études, et son travail à l'usine. Sa vie pour l'organisation. Elle était son contact. Son dernier rendez-vous. Il la regarda se perdre au milieu de la place, avec le rapport d'insertion qu'il venait de terminer et qu'elle allait remettre à l'organisation. Dinh avait mis sept années pour rédiger ce rapport sur la main-d'œuvre indigène de 1939-1952, quand la France avait

attribué à la M.O.I.¹ la charge de recruter et d'expédier des paysans pour pallier sa pénurie de main-d'œuvre. Et pour faire le soldat. Ainsi, de leurs campagnes, des hommes s'étaient rendus vers le sombre bateau. Abandonnant la famille, quittant les rizières. L'*ouvrier-soldat* était parti, sans savoir le jour de son retour. Ni qu'il allait être parqué dans des camps à son arrivée. Il allait avoir faim, être exploité, traité comme un être dangereux. Des milliers, revenus au pays, furent considérés comme des traîtres. D'autres, sans choix, restèrent en France. Ils avaient fondé une famille.

Pendant ses études, la secrète mission de Dinh avait été de comprendre comment la pensée du compatriote s'adaptait à la société française. Son village d'origine, ses penchants, ses oublis, son activité. Sans manquer de répondre à la question : « Les hommes se sont-ils habitués aux chaussures ? » Il avait fait son travail. La conclusion était modeste. Elle le concernait autant que ses compatriotes : « Ils ont toujours mal aux pieds, quelle que soit la marque des chaussures. »

« Un mauvais fils », disait Tho. « Préoccupé par sa personne. »

Quand Dinh se promenait du côté de l'Opéra, il se servait chez *Old England*, il passait par la place Vendôme. Il quittait rarement le quartier les mains vides. Une fois qu'il avait traversé le pont des Arts, il piquait droit vers la rue des Arts. Son appartement l'attendait. Comme l'attendait Madame Ly, du delta du Sud ou de la plantation des hauts plateaux.

Tho était différent. Il était infatigable : « Qui paye tout ça ? » Il ajoutait : « Satisfaire ses besoins, lui d'abord, toujours. » Puis, une fois qu'il avait dit : « C'est le préféré... », il se taisait.

1. Service de la Main d'œuvre indigène, nord-africaine et coloniale, en abrégé M.O.I.

Tho avait déménagé pour s'installer un temps à Chicago. Il découvrait le style *building*. À l'université, il apprenait l'intégrité, l'économie, et la foi en Dieu. Son désir profond était de se battre pour un *monde meilleur*. Dès son retour, auprès du professeur Tha, il voulut servir la morale qu'il venait d'apprendre.

• • •

Le professeur Tha l'avait toujours choyé. Quand il arrivait à la maison principale, le professeur le cherchait.

– Où se trouve le petit afin que je l'embrasse d'abord ?

Où qu'il pût se trouver, Tho accourait et se jetait dans les bras du professeur, qui clamait :

– Il sera quelqu'un, le petit, vous allez voir. C'est cela, il va nous civiliser tout ça. Hein, Tho ?

Le professeur aimait le prendre sur ses genoux, en le tapotant, il buvait, il parlait. Il faisait des ronds de fumée au-dessus de la tête de Tho.

– Tu iras à Columbia petit, tu iras à Berkeley.

Madame Ly n'était pas favorable aux idées du professeur sur le sort du petit.

– Il enregistre ce que vous dites, ce n'est pas la peine, vous êtes en train de le gâcher.

– Qu'il enregistre, ce petit. N'est-ce pas qu'il sera ce grand de demain ?

Le professeur venait rarement avec sa famille. Il débarquait seul à la maison principale. Après avoir prodigué ses paroles au préféré, sur le divan, il se laissait aller. Du whisky dans un verre et son cigare, des heures il contemplait le jardin. Sans broncher, il écoutait la pluie, ou l'horloge retentir dans la salle de lecture. Le professeur n'enseignait pas dans une école. Il donnait des conseils dans la vie et au sein

du gouvernement. Rester derrière les leaders, disait-il. Il voulait que Tho en soit un. Le petit sur ses genoux, il s'entretenait avec les parents.

– Ce jardin m'étonne ! Dites-moi, qui l'a conçu ? Ces arbres, ces fleurs, qui les a plantés ? Qui a eu l'idée de faire une terrasse de roses ? Et ce flamboyant ? Regardez ces branches, presque vers nous, et qui nous offrent à réfléchir, à trouver une route.

Monsieur Ly l'écoutait, il ne disait rien. Ni sur la route, ni sur les cérémonies que pratiquait sa femme. Son geste : mettre l'invité à son aise.

– Soyez à votre aise, le jardin est à vous.

Puis il partait, laissant, comme il venait de le dire, le professeur seul au jardin.

Le professeur faisait ce qu'il voulait à la maison principale. Quand il avait fini son whisky, il se rendait à la cuisine. Au lieu de passer par la véranda pour profiter de l'ombre, il traversait le jardin. Sous le soleil de midi, son verre à la main. Il se dirigeait de l'autre côté du flamboyant, dans le domaine de Coba.

À l'heure de la sieste, derrière la masse végétale, le professeur Tha se métamorphosait. À la table de la cuisine, ce n'était plus un homme de pouvoir.

Sous l'arbre, il était tranquille. Il parlait de Tho. Il ne mentionnait pas Nam, l'enfant de Coba. Un garçon sans père. Un père abattu par un colon, disait Coba. Le professeur ne s'intéressait pas plus au colon qu'au père disparu.

Il ordonnait cependant des choses à Nam : « Tiens, ramène ceci à ta mère, tiens, demande cela à ta mère. » Nam courait. Nam regardait le professeur faire la dictée à Tho. Nam rapportait la chose demandée.

Si le professeur arrivait à la maison principale en retard, il se débrouillait pour rester plus longtemps. Il ne voulait

pas louper la leçon de géographie et d'histoire de son protégé.

– Un homme comme toi, ça doit saisir la colonne de son adversaire. Tu dois connaître son origine, sa vision, ses emplacements. L'histoire qui le nourrit, l'heure à laquelle il agit. Tu ne seras jamais perdu muni de cette connaissance, de cette capacité. Avec ça, tu auras toujours le dessus.

Il couvrait Tho de cadeaux. Bonbons, vêtements, argent. Quand le vieil oncle avait emmené Dinh se promener à Saïgon, le professeur s'était dépêché de faire connaître la ville à Tho.

– Le petit doit tout savoir, la grande ville, la grande vie, pour son regard, c'est essentiel.

Occupée à faire les comptes sur un cahier, Madame Ly écrivait sur la première page du livre à l'encre de Chine : *Comptoir des Thés*. Formant des colonnes et des sections, elle ajoutait : *Dépenses, Recettes*. Elle n'était pas d'accord :

– Vous exagérez toujours. À force de l'approuver, il aura un problème. Nos actes, nos pensées sont aux rizières, à notre Vinh Long. Bien que nos anciens aient été éblouis par les modernes, ils nous voulaient libres. Tout de même, découvrir les modernes, ce n'était pas rien. Regardez donc cette eau qui du haut chute vers le bas, avec les modernes, elle est contenue et elle jaillit ! Vous imaginez la tête de nos anciens, quand ils ont vu ça ? Et cette lumière, enfermée dans une ampoule ? Nos anciens l'ont dit, *l'écriture est écriture*. Vous, vous le tentez, vous le flattez, vous le bourrez de désirs. Avec cette fureur, on ne forme pas un esprit. Écoutez, pour une fois.

– Ma grande sœur, que vos paroles sont bonnes ! Aujourd'hui, je repars de ce jardin plus nourri que je ne l'avais espéré. Vous venez de me donner de quoi gagner une fortune, enfin, de quoi nourrir notre peuple, bien entendu.

– Bon, il suffit avec ces belles paroles, passons au jardin et à Cuba. Vous feriez mieux de vous calmer. L'arbre dont vous faites l'éloge est pourri de l'intérieur. Il ne va pas tarder à rendre l'âme.

– C'est pourquoi il semble nous causer, ma sœur.

– Voulez-vous savoir ce que dit le vieil oncle à votre propos ? À vous nommer : « Voyant, Monsieur Flamboyant ! »

– Ma sœur, vous ruinez mes projets ? Mon unique contemplation, m'allonger sous la véranda, chercher à comprendre ce que nous devons faire avec ces Français, ces Russes, ces Américains, et ces Chinois. Et pour le bien de notre peuple. Vous me citez votre vieil oncle ! Voyez chère sœur, ce jardin me calme, et je me fiche de ces insinuations !

– Ça suffit, voyez vous-même vous aussi, tout le monde chuchote ici, je ne veux pas que les petits l'apprennent. Réfléchissez, je vous en prie.

Elle en avait assez de le voir se pavaner au milieu du désordre, de la pauvreté couvrant les routes, puis de l'entendre dire : « Qu'il est beau ce jardin ! » D'un pas léger, elle se dirigeait vers le buffet du salon et ressortait avec un verre de whisky, le déposait sur la table avec un sourire. D'un signe de tête, elle l'invitait à boire.

– Tenez, votre whisky. Reposez-vous un instant avant de partir.

Dans son fauteuil de rotin, le professeur restait sans voix. Réfléchir. Elle venait de lui conseiller la réflexion.

Ce moment de la sieste était calme. Il ne tenait pourtant pas en place. Il venait de boire son whisky d'un trait. Il imaginait le vieil oncle, de l'autre côté de la maison, entre ses pipes à opium et ses arrière-pensées, il se disait : « Ce vieillard, que peut-il bien savoir, toute la journée sur son

nuage ? » Il continuait donc à observer le flamboyant qui cachait la cuisine qu'il cherchait à rejoindre.

Pendant des années, il n'avait pas changé de cible. Son verre, il le déposait sur la table. Tha titubait vers cette portion où logeaient Cobra et son fils.

À l'heure de la sieste, que pouvait-on entendre dans le jardin de la maison ? Comme dans tous les jardins, comme pour tous les gens du pays, à cette heure de l'après-midi, plus rien ne bougeait. À peine trois ou quatre oiseaux par-ci par-là. Même l'eau de la rivière calmait le ton. Au moment de la sieste, tout était immobile. Tout ce que l'on voyait, ce que l'on savait, ce que l'on supposait, se reposait. À cette heure du jour, l'univers reprenait son souffle. La terre était tranquille. Le professeur finissait par atteindre le secteur de la belle que le colon avait démunie.



Sous occupation française, avec une résistance qui s'organisait dans les forêts, le désordre et la pauvreté couvraient les routes.

Les enfants grandissaient.

Dinh était-il parmi ces rebelles ? C'était la crainte de ses parents. Un résistant dans la famille, il faudrait le faire partir en France. En France, il rapporterait davantage à l'organisation, qui s'accommoda de l'urgence. Elle consentit à laisser partir Dinh pour la cause. Au lieu de survivre dans la jungle, il tisserait des liens, ramènerait des informations, et des bagages de connaissances. L'organisation le retenait à ses côtés, ainsi elle provoqua son départ en accroissant la peur de la mère, qui décida que son fils devait vite partir.

Dinh devint « le Serpent ».

Le Serpent lui-même ne savait pas en quoi consistait sa véritable mission ? Apprendre le chinois, le russe, l'anglais et le français. S'il lui restait encore un peu de temps et de capacité à s'appropriier le savoir, des notions de médecine seraient utiles. Et les parents payèrent. Et les offrandes du septième mois se déployaient à la hâte. Des hauts plateaux, Madame Ly revenait à toute allure, quelques bâtonnets d'encens sur l'autel, finalement, elle organisa le départ de ses deux fils. Puis, sur le quai de Saïgon, les parents se tenaient par la main, le cœur serré de voir leurs enfants s'éloigner.

• • •

Alors qu'ils étaient anxieux sur le quai, à Vinh Long, Huy harcelait Cobra.

– Avant leur départ, qu'ont fait tes maîtres ?
– Que veux-tu qu'ils fassent ? Mais, comment sais-tu que les messieurs sont partis ?

Huy informait l'organisation, il répondait à sa sœur.

– Tout le village est au courant, voilà tout.

Ordinairement, c'était son frère qui lui rendait visite. Mais cela ne fut plus possible. On lui ferma la porte de la maison principale.

– Tu ne peux pas continuer à dormir ici. Ni à te promener comme bon te semble entre nos murs. Je choisis mes employés, pas leur famille. Bon, ne me rends pas désagréable, retourne dans ton village. Tu seras plus utile, avait dit Madame Ly.

Dès l'instant où elle apprit l'affiliation de Dinh au Viêt-minh¹, elle ne voulut plus voir Huy rôder autour de la maison. Il se montrait trop curieux : la marque des vêtements, le prix de la casquette, le titre du livre, les heures de sommeil que la famille prenait pour son repos. Quand il voulait connaître la superficie de la plantation, elle le trouvait bizarre. À guetter, tout vouloir savoir, pensait-elle, il est la cause du malheur.

– Que fais-tu avec toutes ces questions ? Tu informes ta famille, le village ou la forêt ?

– La forêt, mais pourquoi la forêt, Madame Ly ?

Pourquoi la forêt ? Huy s'était trahi. Alors que tout le monde savait ce que cela voulait dire !

En adoptant Coba, elle avait dit : « Toi, pas toute ta famille. » Elle demanda à Huy de partir sur-le-champ.

• • •

Au marché, les femmes enviaient Coba pour sa peau blanche. Mais sur ce visage ovale, qui remarquait que ses yeux se cernaient ? Malgré cette beauté que le silence lui procurait, on n'examinait pas vraiment une cuisinière. Sauf le professeur, qui tenait à sa réputation, mais qui ne pouvait renoncer à se rendre dans la pièce voisine aux cuisines.

Conçue dans du bois de Lim, cette pièce était destinée aux grands repas, mais elle restait close. Après un long séjour sur les hauts plateaux durant lequel Monsieur Ly devait surveiller l'exécution des travaux, à son retour, Madame Ly avait découvert l'erreur de l'architecte qui l'avait bâtie du mauvais côté, donnant sur le jasmin et les rizières. Elle

1. On appelait Viêt-minh (Ligue pour l'indépendance du Vietnam) l'organisation qui menait la résistance contre le système colonial français entre 1941 et 1954.

l'avait voulue face à la terrasse aux roses, dans le prolongement de la salle de lecture, et non dans la partie réservée aux domestiques.

La simplicité des terres du delta émouvait le professeur Tha. Une pièce nue. Une longue table rayonnante de la lumière du dehors, quelques chaises dans la pénombre. L'immobilité s'était installée là. Ça lui était exquis.

Il demandait à Coba de s'asseoir, d'enlever sa blouse. Coba dévoilait un corsage bleu pâle, parsemé de fleurs. Ses bras nus, d'une étrange blancheur, donnaient un reflet argenté à son visage. Coba se levait. Tel un voile, captivant des formes que le contre-jour mettait en évidence, elle se dirigeait vers la fenêtre. Elle restait silencieuse. Tha, debout à l'entrée, faisait de même. Face au panorama traditionnel, sans mouvement, ils étaient là. Le vent doux de l'après-midi soufflait sur la chaleur, emportant avec lui le parfum des jasmins mêlé à l'odeur de la cuisine. Tha s'en accommodait, puisqu'il s'agissait d'elle. Mystérieuse. La voir, la comprendre.

Le peigne posé sur le rebord de la fenêtre, Coba défaisait son chignon. Dans le contre-jour gorgé de reflets d'or, de longs cheveux couvraient un corps de jeune fille. La chevelure s'envolait, conduite par le corps souple que Tha observait. Mais un jour, de la douceur, elle passa à la colère. Emportés par une nervosité, ses mouvements furent saccadés. Comme un tourment. Une histoire lointaine, venue là. Tha était sidéré. Ce déplacement de la masse noire, brute et directe, l'écoeura. Autant, elle l'attirait. Un étrange dialogue naissait avec la domestique. Il fut abasourdi. Troublé, il cherchait à se raisonner.

Coba n'avait pas prémédité l'incident. Mais à partir de cet instant, elle le tenait.

En se rendant aux cuisines, il se sentit diminué ; le jasmin, le panorama traditionnel, la silhouette qui lui tenait tête. Il se sentait honteux. Tha luttait avec lui-même. La mère et l'enfant, il savait qu'il en était responsable. Il fut malheureux. Sans liberté. Sans bonheur. Mais c'était un homme d'esprit.

• • •

Huy pressait Cobra.

– Jette l'histoire du colon, donne l'identité du meurtrier !

– Il n'y a pas de meurtrier !

– Laisse-le favoriser Tho, ne mets pas Nam en avant, plus tard tu en seras récompensée.

– Madame Ly ne veut plus le voir passer à la cuisine.

– Menace, réclame ta part. Il faut qu'il continue à te voir.

Cobra en avait assez de l'entendre répéter ce que l'organisation disait : « Votre part, votre contribution à la libération. » Elle se ressaisit : « Sois fier, mon fils. Écoute, observe, aide-moi dans le travail. Juste de quoi nous en sortir. »

• • •

Dinh absent. Tho absent.

La maison principale était silencieuse.

Avec Kim Lan devant le miroir, qui détectait son anatomie. Elle écrivait à ses frères pour un pot de Nivea.

Puis, face au jardin, il y avait Monsieur Ly et son livre, et le thé qu'il dégustait. Et de l'autre côté du jardin, dans la maison secondaire, il restait le vieil oncle sur son divan, auprès d'une pipe à opium.

La maison vide espérait ses hommes grandis de retour.

De retour, sur les hauts plateaux, Dinh serait agriculteur. Pour cerner la rébellion, connaître les propos de la minorité¹, il contrôlerait les montagnes.

Entre les frontières du Laos et du Cambodge, les hauts plateaux allaient devenir la plate-forme stratégique de la résistance. Un tel rôle confié à Dinh. Il le devait à l'amitié qu'il portait aux enfants d'Âp Hô. Quand il découvrit ce village, le plus pauvre du delta, il devint un partisan sans le savoir.

Il fallait quelqu'un de souche nette pour exécuter le travail que Dinh allait entreprendre. Le village Âp Hô garantissait cette netteté.

Il aurait fallu que les jeunes garçons du Sud puissent passer par ce village pour mener la résistance comme Dinh allait la mener.

Devenu ingénieur, parlant quatre langues, ayant des connaissances en médecine, il allait contribuer à la libération du peuple. Au bout du compte, ces années d'études allaient le conduire à devenir une « taupe ».

La deuxième identité de l'intellectuel, ce fils qui appréciait les belles choses : livres, stylos, musique, parfums, beaux vêtements. L'enfant des Ly allait devenir la taupe du Parti. L'homme qui avait appris les langues allait se taire pour écouter les autres.

1955. De retour au pays, le professeur plaça Tho au bureau politique du gouvernement provisoire du Sud. Tho travaillait désormais au cabinet du professeur pour mettre en place les futures élections. Mais elles n'eurent jamais lieu. Des accords de Genève, les grandes nations n'accédèrent pas à la signature. Et le Vietnam était loin de l'événement. Au

1. Du nord au sud, le Vietnam compte 54 ethnies minoritaires vivant le long de la chaîne montagneuse.

Sud, on installait la guillotine pour trancher la tête du Viêt-minh. Au Nord, on appliquait la réforme agraire, mais déjà on prenait conscience du désastre, et on réformait ce qu'on venait de réformer.

En attendant le retour de Dinh, sa mère voyait Tho, elle n'était pas contente.

– C'est bon, ça va, mais que faites-vous pour les gens des rizières et ceux des forêts ? Ton grand frère, quand même, il est différent.

Pendant que le dix-septième parallèle s'inscrivait, une barrière politique entre Dinh et Tho traçait la frontière entre les frères du pays. Tho quittait le cabinet du professeur Tha pour s'installer à la gestion de l'état-major. La guerre civile éclata.

Sans l'annoncer à sa famille, Dinh se maria avant son retour. Il écrivit à son frère.

Tho, mon frère,

Nous allons devoir nous unir. Le sang coule et il faut l'arrêter. Je t'écris pour te demander de réfléchir, pas pour que tu révises le choix de tes engagements, tu ne le feras pas, ni moi d'ailleurs. Je sais où tu te places, et tu sais où je suis. Il ne s'agit pas de changer fondamentalement notre choix, mais presque, il faut changer de comportement. Toi dans ton camp, moi dans le mien, défendons une attitude. Ce qui nous guide doit être une pensée digne. Et la pensée digne n'approuve pas ce qui est en train de se passer dans ton camp. Il y coule trop de sang. Je sais déjà ce que tu vas me dire, qu'il en coule aussi dans le mien ! Oui, il est vrai qu'il y coule de ce sang de guerre, mais il semble qu'il en coule plus dans le tien. Le monde entier en parle. Nous, à Paris, on a honte. Tes compatriotes ont honte. Chez nous ? Cette guillotine ? Tho, mon frère, comment est-il possible de guillotiner ses frères ? Réponds-moi. Je veux que nous nous comportions comme deux frères. Je veux nous voir unis par l'esprit. C'est ce qui compte. Et l'image, ça compte aussi. La guillotine,

c'est une image forte, trop forte, ça va marquer l'histoire pour des générations. Ce n'est pas digne de nous. Avec tout ce que nous avons appris, je ne te parle pas de ce que tu as appris aux États-Unis ou de ce que j'ai appris en France, je veux dire, ce que nos ancêtres nous ont enseigné. La guillotine, ça ne nous ressemble pas. Toi qui es désormais à l'état-major, essaye de créer des alliances autour du grand Minh. Lui, il pourra empêcher de faire passer cette loi. Un type comme Minh saura rassembler ses frères, repousser un tel projet. Même si Diêm continue à régner. Pour l'affaiblir : promettez-lui longue vie ! Tu sais bien, son besoin de régner, il a même réussi à manipuler ces Américains, docile qu'il se fait. C'est un malin, soyez malins à votre tour. Coûte que coûte : il ne faut pas laisser la guillotine apparaître. Enfin, je ne veux pas que tu présumes que mon désir est de penser à ta place, seulement, l'instauration d'un échafaud, c'est trop, voilà tout. Vous qui propagez l'idée de civiliser le peuple, en tranchant des têtes, comment votre image peut-elle durer ? Sache qu'on a été mis au courant et que l'organisation prépare sa propagande avec cette lame et vous comme sorciers. Mon frère, je ne donne pas mes camarades. Ce que j'écris est entre nous, frères d'une même famille, je t'informe, juste parce que je ne supporte pas l'idée de la guillotine. Prenez le fusil, tout ce que vous voudrez, mais pas ça, pas la guillotine. Nous, on a cette réforme des terres sur le dos, on doit résoudre le problème, et vite. C'était vraiment un énorme malentendu qui a dégénéré, une réforme qui a été mal exécutée, tout ça parce que le projet n'a pas été compris. On n'a pas pris assez de temps pour l'organiser. Tu imagines, sans moyen, sans communication, il fallait atteindre toutes les cibles en même temps pour arrêter le sang.

Comme ça, d'une province à l'autre, à cheval, à vélo, et voilà, avant que la nouvelle arrive, ils avaient déjà tué tant de gens. Ils ont fait un si mauvais travail. Ça ne devait pas se passer comme ça, c'était un énorme quiproquo. Quand même, on a arrêté ça à temps. Ça aurait pu continuer encore plus longtemps et faire bien plus de morts si des centaines d'hommes n'avaient pas sillonné le Nord avec la rapidité d'une flèche. On serait encore dans un bain de sang à l'heure qu'il est. Non, tout cela est un mauvais rêve, ça n'a pas du tout été le désir d'en haut. Ils ne voulaient pas ça. Pas ainsi. Jamais. Jamais on n'a voulu ainsi tuer. Ça a débordé, ils ont perdu le contrôle et tu sais ce que c'est que la foule, elle s'emballe, dénonçant les uns et les autres, inventant des histoires, elle pensait être récompensée et éviter des problèmes en collaborant. Enfin, c'était une bavure, tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Revenons à la guillotine. Quand même, la guillotine, ça, c'est pas possible. Toi qui as fait des études, pense à nos parents, ils ont dû tant se priver pour que tu ailles à Berkeley ! Au moins, prouve-leur que ça sert à quelque chose d'avoir été à Berkeley. Fais arrêter la machine. Le moment est sacré, j'écris à mon frère. Dis-moi que nous existons, que nous existerons pour nous revoir. Entre-temps, sans oublier ce que nous sommes. Je vais confier cette lettre à quelqu'un de confiance, tu n'as rien à craindre. La personne va prendre l'avion et je me dis, si l'avion n'arrive pas à destination, admettons qu'il y ait un accident, tu ne sauras alors jamais tout ce qui nous lie ni quel frère je suis. Je reviens bientôt, je veux que tu saches avant de me voir ma position concernant cette hache à tête. Te le dire encore, au nom de l'autel, il est impossible d'accepter ça. Il nous faut travailler ensemble.

Il n'arrivera rien à l'avion, j'ai fait assez d'études pour savoir qu'un avion dans le ciel, c'est comme un poisson dans l'eau. Il flotte, navigue, rencontre des secousses, mais jamais ne se renverse. N'est-il pas de notre condition et de notre devoir de bien tenir la barque, nous aussi ? J'ai confiance en toi, même si tu es dans un camp et moi dans l'autre.

Je veux te dire aussi : laissons nos querelles de frères de côté, nous devons nous voir à mon retour.

Mon bien-aimé frère, protégeons notre foyer.

Ton grand frère,
Dinh

DEUXIÈME PARTIE

L'avion passe dans l'air comme un poisson dans l'eau.

En 1948, Dinh avait mis vingt-huit jours pour atteindre le port de Marseille. Dix années plus tard, il retrouve sa famille en traversant le ciel.

À Tân Sơn Nhât, plus il avance, plus il distingue ses proches, et le visage de sa mère se raidit. À peine est-il descendu de l'avion qu'elle lui demande :

– Qui c'est, celle-là ?

Il a compris. Il devine l'effort afin que les choses passent. N'a-t-il pas lui-même dû se défaire de ses préjugés ? Il se doit donc d'être tolérant envers celle qu'il aime plus qu'il ne pourra jamais aimer. Il lui répond avec douceur :

– Mère, je vous présente ma femme, elle s'appelle Iris.

Le sourire timide d'Iris ne déclenche pas la séduction qu'il espérait. La mère se détourne, elle voudrait lui dire : ingrat.

Trop blanche, trop blonde, le décalage est trop fort, elle est heurtée, choquée devant l'étrangère qu'il ramène. Elle ne pourra la supporter. C'est un effondrement. La belle-fille, une Française, sera désormais à la table de famille. L'avenir

sera sans issue. La descendance du premier fils sera bâtarde, mêlée du sang colonial. Pour des générations, dans le foyer des ancêtres, cet empire français qui a troublé l'âme du peuple sera là.

La famille venue l'accueillir ne dit pas un mot non plus. Tandis que sa mère, parée d'une tunique taillée dans le lourd satin bleu nuit qu'elle avait fait venir de Shanghai, se tient à l'écart. Elle fait signe au chauffeur d'avancer les voitures, sort machinalement le trousseau de clés, le fait rouler dans le creux de la main avec un son sec, rapide, sans confusion. Dans l'autre main, son mouchoir de dentelle. Elle estompe la sueur de son visage, jette ses derniers mots :

– Le repas est prêt, partons d'ici.

Il place sa mère dans la voiture à côté de son père. À peine installée, elle lui dit :

– Sans notre consentement, sans nous avertir, rien n'a de valeur. Il faut que tu comprennes, tu es de retour au pays maintenant. Et puis, laisse-nous.

Il referme la portière de la Citroën. Abattu. Il rejoint Iris dans la voiture garée derrière. Tandis que Tho et Kim Lan démarrent la leur. Un cortège silencieux quitte l'aéroport.

Sous le ciel, une lumière blanche. Cette lumière, les gens du Sud la connaissent. Une luminosité franche, sans alliance, qui tranche l'œil des arrivants. À la fenêtre de la voiture, il fait déjà chaud. Des arbres debout, des feuilles lourdes, des plaques de gazon taillé, des touffes d'herbes envahissantes, un air suffocant tout à coup. Dinh sort sa pipe qu'il bourre machinalement de tabac. Puis, doucement, l'odeur familière de nicotine se dilue dans la voiture, ce qui l'apaise, et qui apaise Iris, et qui apaise le chauffeur. Avant son départ en France, Dinh avait présenté le chauffeur à sa mère. Pour lui faire honneur, elle avait accepté de ne plus conduire.

– Chu Ut, demande Dinh, dites-moi, c'est toujours vous qui conduisez ma mère là-haut ?

- C'est toujours moi, monsieur. Madame est revenue en ville spécialement pour vous accueillir. Vous allez voir, c'est une grande plantation maintenant.
- Alors, vous nous conduirez là-haut demain matin.
- Cinq heures, ça ira pour vous ?
- Cinq heures, ça ira.

« La procréation vietnamienne aux Vietnamiens, l'essentiel est là. » Il le savait. Seulement, il n'avait pas imaginé que le poids d'avoir failli à la coutume allait devenir le sien. Mais il ne veut pas se morfondre, il est presque heureux d'être de retour. En plus, Tho est venu l'accueillir. Mais cette initiative peut-elle contrer l'accueil de sa mère ? En réalité, ne cherche-t-on pas de belles pensées pour calmer nos maux ? Dinh a tout de même du mal à retrouver son souffle. Sa mère n'a jamais été aussi hautaine. Lointaine. Il en a honte. Il veut repartir, tandis que les voitures avancent. Ballotté entre la joie et le découragement, il sent sa tête tourner. Au volant, Tho ressent le malaise de son frère, étonné qu'il soit revenu avec une femme aussi blonde ! Lui, tout droit sorti des gratte-ciel de Chicago, désormais revenu au pays, qui trouve monotone la vie à la villa, se dit qu'une personne telle qu'Iris va égayer la famille et étonner les invités. Tho est impatient de rentrer.

Aussitôt arrivée, sa mère pique droit vers la salle à manger, se place à table. Chacun se sent obligé de la suivre. Dinh n'attend pas, il commence le repas avec appétit. Iris non. Les autres non plus. Dès qu'elle le peut, Iris jette des regards sur la nouvelle famille. Un par un, le beau-père et la belle-mère, Kim Lan et Tho. Le silence règne. Elle ne savait pas qu'en franchissant le portail de la villa, elle allait connaître plus de silence que la vie à Paris ne lui en avait jamais offert. Tho lui lance un sourire. Iris se sent soulagée. Tho se conduit différemment. Au lieu de fixer

interminablement Dinh comme le font les autres, il regarde Iris. Iris reçoit son regard comme une poignée de main. Dès cet instant, Tho est devenu un soutien pour elle. Elle est émue, se sent rassurée. Tho le ressent. Il se décide à prendre son bol de riz. Dinh a remarqué le geste de Tho. Lui, qui ne s'est pas préoccupé d'être le premier à se servir, continue son repas. Pendant ce temps, Iris est paralysée devant la tenue raide des beaux-parents. Elle se redresse, elle oublie de respirer. Elle ne se reconnaît pas dans la prestance de Kim Lan et de sa belle-mère avec leurs robes aux tissus précieux. La belle-mère observe les boucles de sa belle-fille.

– Quel âge avez-vous ? demande-t-elle.

L'émotion paralyse Iris. La belle-mère parle en français.

– Vous parlez français, madame.

– Tout le monde parle français, vous ne le saviez pas ?

Iris cherche le regard de son mari qui ne semble pas prêter attention à la discussion. Elle baisse le regard, essaie de tenir les baguettes. Tho mange, Dinh mange, Kim Lan saisit le bol d'Iris qu'elle remplit de riz.

Ainsi le jour, qui s'appelle le jour de l'arrivée. Dinh, et Iris. Dans la chaleur de Saigon. À la villa, le repas de famille commence.

Dos droits, endimanchés, des montres, des boutons de manchette, des bijoux en platine, des diams et du jade, tout ça se serait moins remarqué s'ils avaient été plus bavards. Un tel silence fait ressortir les costumes. Les assortiments trois pièces, les tuniques des femmes. Et les joues roses, et la poudre blanche se diluant dans la sueur des visages féminins. Dans la chaleur du mois d'avril, à Saigon. Iris a peur. Elle a dix-sept ans, elle ne comprend pas le style de la famille. Seul un sourire de Tho qui a duré deux secondes, lui aussi en sueur. Avant que la pluie ne vienne, il fait très chaud. Dinh demande à Iris :

– Tu vas bien ?

– Oui, dit-elle, en penchant sa tête.

Il lui sert un morceau de poisson.

– Tiens, mange ça, tu vas voir, c'est bon, des poissons de rizière, on ne trouve ce plat nulle part, sauf dans la famille. Tu vas voir, ici tu n'auras que des choses qu'on ne trouve pas ailleurs.

Sans se soucier des autres, Dinh mange de plus belle. Par contre, eux, les autres, mettent du temps à se décider. Les raisons du silence, Dinh ne s'en préoccupe plus.

Coba tourne en rond autour de la table. Elle a tout vu, tout entendu, elle surveille la carafe d'eau et le plat de poisson. Comment pouvait-elle deviner qu'il allait se jeter sur le plat ? Dinh félicite Coba. Elle est émue de l'entendre la complimenter. Plus tard, la famille prend son thé dans le grand salon, et Dinh s'absente pour se laver les mains. En réalité, il veut prendre des nouvelles de Nam. Il se rend à la cuisine. Nam l'attendait. Heureux de se revoir, derrière la remise, ils se saluent et sans attendre, ils discutent.

– Monsieur Thang m'a prévenu.

– Oui, tu iras les voir avec le Chinois, entretiens la relation, sois discret, irrégulier comme au R¹.

– Ne vous en faites pas, seulement, Monsieur Tho...

– Qu'y a-t-il ?

– Il est bizarre...

– Ils ont du souci, c'est tout. Continue, soigne la villa.

Dinh retourne au salon, Iris sourit du retour de son mari.

Au milieu du silence, l'éventail est dans la main de Kim Lan, et les tasses de thé entre les mains de son père et sa mère qui semblent s'engouffrer dans la chaleur et le sommeil.

De Paris, il avait pris soin de la prévenir : « Ils parlent peu, semblent hautains, mais tu verras, c'est la pudeur. Tu verras

1. « R » pour *rung*, qui veut dire forêt.

le comportement des ouvriers, ils vont à reculons, c'est un signe de respect, il ne faut pas que ça te choque, ils fléchissent devant la hiérarchie. La famille n'est pas cruelle envers ses ouvriers. Le jeune doit au plus âgé, et l'employé doit à son maître. Un échelonnement ancien. Tu comprendras plus tard. Il te faudra du temps. Le bon, le moins bon. Ça va s'atténuer, un jour, ça va disparaître. Ne t'inquiète pas, tu vas découvrir et tu vas aimer l'endroit. Toi aussi, tu devras observer la hiérarchie, ça te viendra naturellement. N'aie pas peur, je suis là. » Iris cherche l'ordre dans lequel son mari lui avait dit toutes ces choses quand ils étaient encore à Paris.

– Écoute, cela risque d'être pénible, je dois te mettre en garde, nous allons vivre dans la forêt. Ça te fait peur ?

– Peur de quoi ?

– De ne plus avoir d'amis, plus de civilisation ! Nous allons vivre près des ethnies des montagnes, il n'y a pas de magasins dans ces contrées, ça ne te fait toujours pas peur, n'est-ce pas ?

– Non.

– Il y a autre chose, mon père porte des verres très épais, tu vas découvrir des yeux volumineux derrière des lunettes, ça va te faire peur ?

– Non.

– Alors, nous serons heureux. Mes parents sont bons, même s'ils ont cet air froid. Ils avaient réuni la grande famille pour annoncer qu'ils avaient donné une part de leurs terres aux paysans. Dans le grand salon, c'était l'événement. Nous étions avec nos tuniques traditionnelles, et les uns faisaient « Ah », les autres faisaient « Oh ». Cela dit, je pense que tu vas apprécier de porter cette tunique. Sais-tu comment on vérifie la beauté d'une femme ? Non, tu ne le sais pas : à travers l'habit qu'elle porte, à la manière dont elle le portera. Rien de tel que la tunique pour apprécier ça. Cette tunique oblige à avoir le dos droit, à marcher lentement comme sur

des nuages. À avoir l'esprit tranquille, à savoir épouser l'instant, s'ouvrir aux autres, sans jamais s'en approcher. Savoir porter la tunique, c'est savoir inventer, savoir donner l'impression qu'une brise passe quand on passe à côté de quelqu'un. Ce n'est pas donné à toutes les femmes, cette douce brise qui rappelle à l'homme qu'il est une brute. Enfin, quand ils ont entendu que nos terres venaient d'être données, ils ont fait une longue grimace. Personne ne tenait en place. Le patrimoine venait de leur échapper, et pour des gens qui ne valaient rien. Dans la grande salle, personne ne bronchait. Ils étaient offensés. Les parents, eux, continuaient à boire le thé. Pour terminer, mon père a dit : « Je voulais vous faire savoir que Dinh et Tho vont partir en France. Souhaitons à nos enfants la réussite : "*Partir avec cinq, revenir avec dix*". » Ils continuaient à déguster le thé, et les autres avaient la gorge serrée. Ils nous détestaient. Mais ils souriaient. Tu verras mes arrière-grands-parents, tu verras ma mère, tu verras les femmes de la famille, tu verras la famille, quand elle va te voir, tu verras comme ils vont t'aimer.

Elle ne se souvient plus de l'ordre, mais elle sait qu'elle sera aimée.

La famille est partie se reposer.

Dinh conduit Iris à l'étage. Dans la chambre, il ouvre les fenêtres qui donnent sur les bambous. Il met le ventilateur en marche.

– Repose-toi, ici tout le monde fait la sieste, sinon on ne tient pas le coup.

– Et toi ?

– Je dois sortir, je reviens vite. Tu vas voir, tout le monde va t'aimer. Ils n'ont pas l'habitude de voir des étrangers dans la maison, ils finiront par comprendre. Ne t'inquiète pas !

– Que dois-je faire pendant ton absence ?

– Tu vas prendre une douche, puis tu vas faire la sieste.

– Là, sur le lit ?

– Oui, sur le lit, repose-toi, je reviens !

Dinh est rapidement sorti de la chambre, un paquet à la main. Vite, il a descendu les marches, a traversé le grand salon, s'est retrouvé dans le jardin, a franchi toute la pelouse pour arriver au portail qu'il a ouvert et vite refermé.

Le voilà dans la rue. Sur un chemin bordé de grands arbres. Il n'avait cessé de penser aux tamariniers. Les tamariniers avaient égayé son imagination durant l'absence. Les arbres de Saïgon étaient dans son esprit, ils l'avaient envahi, l'emportant dans la nostalgie. Avant de se lancer tout à fait, il respire l'air chaud du dehors, puis il marche, à n'en plus finir, en regardant en l'air. Pour se mettre dans cette réalité. Enfin, désormais, offert à sa propre existence, dans la ville rendue à elle-même. Retrouvée, libre de la colonie, belle comme elle ne l'a jamais été. Dinh savoure le moment avec enchantement. Il n'avait même plus idée qu'un tel bonheur puisse exister. Seulement ça. Et rien qu'avec ça. Vivre, pour connaître ce moment. Être sous les arbres de son pays. Rien ne peut autant lui suffire. Par la chaude brise d'un printemps qui s'évanouit, il traverse le Jardin botanique. Sous sa casquette, flottant dans un demi-sommeil, ivre de son décalage horaire, il se pavane tel un papillon qui, d'une fleur à l'autre, sans le moindre bruit, se dépose et repart. Il sifflote le long de son parcours, sans troubler le repos de la ville. Il savoure les délices du jardin. Des courbes bombées de terre, des îlots portant des arbres majestueux, d'autres îlots, d'autres arbres, imposant leurs feuillages élevés, immenses. Des bustes fins, des troncs énormes. Toutes les catégories d'arbres se trouvent sur son passage. Tout semble lui indiquer qu'il est enfin chez lui. Du jardin à la rue de Lagrandière, il tient la boîte au ruban turquoise. Un coup sur la chaussée, un coup sur le trottoir, montant et descendant les rues, il se laisse porter vers la cathédrale. Il aperçoit alors un

immense flamboyant en fleur, versé sur le toit d'une maison. Le flamboyant contient sous ses ailes une masse noire, une force vivante, qui semble inviter celui qui aurait chaud à venir s'allonger à ses côtés. Immédiat. Inattendu. Entre l'arbre, le ciel et les fleurs. Jamais un tel contraste n'était apparu à Dinh avec plus de beauté. Pour celui qui vient d'arriver de Paris, le choc est enivrant. Il reste ainsi, plongé dans sa rêverie, avant de s'engager dans la rue Catinat où l'attend son ami Quôc Van. En somme, il se prépare à le revoir, mais devant tant de moments inouïs, et la sévérité des parents, il est paralysé de bonheur et de désespoir. Entre le coup porté par sa mère, puis la grâce de sa promenade, il se sent frappé sans ménagement. Perdu dans sa peine, et tout autant emporté par le songe fleuri de sa balade, il décide presque, durant un court instant, de s'arrêter là. Pour toujours. Mais vient comme un fracas surgissant du ciel : Quôc Van, il y a là-bas Quôc Van. À nouveau, il se redresse, il se sent rempli de force, et de courage pour continuer sa route. Seul, marchant dans les rues. Plein d'inattendu, Dinh oublie tout. Il fonce dans la rue Catinat. Au *Continental*, il pénètre du côté cour. Dans la cour, il entend un langoureux violon venant de l'intérieur. Sous le hall, il traverse une arcade, deux arcades, tourne à droite vers le premier salon. Silencieux, Quôc Van s'assied à la même place, face à la rue, comme autrefois. Dinh hésite. Une impression l'effleure, le dos de Quôc Van est courbé, il interrompt son pas. Quelque chose n'est pas aussi tranquille qu'il paraît. Quelque chose a disparu, quelque chose n'existe plus. L'impression grandit. Le *Continental* semble-t-il plus riche ? Plus pauvre ? Il observe, il cherche, il tente de comprendre. Fermant les yeux, ouvrant les yeux. Comment comprendre ce qui a changé pendant qu'on a été absent ? Ce qui a fait que Quôc Van a relâché son dos ? Il y a ça et là, sur les tables des clients, de la bière, du whisky, du vin.